



**HAL**  
open science

## Changement de régime: changement de littérature ?

Thomas Szende

► **To cite this version:**

Thomas Szende. Changement de régime: changement de littérature ?. Culture et pouvoir en Hongrie, Michel Prigent, 1999, Paris, France. <hal-01368041>

**HAL Id: hal-01368041**

**<https://inalco.hal.science/hal-01368041v1>**

Submitted on 24 Sep 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## CHANGEMENT DE RÉGIME : CHANGEMENT DE LITTÉRATURE ?

Le sentiment de crise est souvent désigné par le terme de "postmodernisme" qu'on a tendance à identifier au post-communisme. Or, la littérature hongroise avait commencé sa "guerre d'indépendance" depuis longtemps. La Hongrie flirtait dès les années 1960-1970 avec l'économie de marché, mais aussi avec la liberté culturelle. Ainsi, les éléments postmodernes existaient déjà dans le totalitarisme. Le postmodernisme, souvent défini comme une idéologie de sociétés post-industrielles, était arrivé dans une Hongrie socialiste qui aujourd'hui encore n'en est qu'au stade du capitalisme sauvage.

En effet, une véritable révolution esthétique eut lieu à la fin des années 1970, plus de vingt ans après le nouveau roman français. De jeunes écrivains apparurent avec la volonté d'exprimer la centre-européanité avec des moyens littéraires inspirés des auteurs occidentaux et latino-américains. Tout d'abord, Péter Esterházy. Son déconcertant *Termelési-regény Kisssregény*<sup>1</sup>, œuvre à la fois autobiographique et pastichant les "romans de production" socialistes ridiculise les canons idéologiques de l'époque. Ce roman ressemble plus à un

---

1 P. Esterházy, *Termelési-regény Kisssregény*, Magvető, Budapest, 1979. En français : *Trois anges me surveillent*, Paris, Gallimard,, 1989.

exercice ou à une démonstration esthétique. Ce n'est plus le récit d'une aventure, mais l'aventure d'un récit. Miklós Béládi, critique marquant des années soixante et soixante-dix avoue en 1980 : "élevé avec d'autres idéaux, je dois constater avec quelque tristesse que le temps passe inexorablement : face à un livre comme *Termelési-regény Kissregény* de Péter Esterházy, je me rends compte qu'une période littéraire est en train de se terminer pour céder la place à une autre qui m'est tantôt familière tantôt étrangère, mais à propos de laquelle on peut affirmer en toute tranquillité : l'avenir de la littérature est entre les mains de dignes successeurs."<sup>2</sup>

Deux livres phares sont publiés en 1986 : *Bevezetés a szépirodalomba* (Introduction aux belles-lettres) et *Emlékiratok könyve* (Livre de Mémoires) de Péter Nádas.<sup>3</sup>

Esterházy réalise un double exploit : d'un côté, chaque chapitre débute par la présentation d'un procédé grammatical-stylistique (discours indirect, question rhétorique, etc.), d'autre part, ces éléments deviennent les piliers d'une gigantesque œuvre en prose qui fait appel à des textes - pour la plupart déformés - émanant d'environ cinq cents d'auteurs. Les guillemets imprimés à l'envers au début et à la fin du livre mettent entre parenthèses le monde extérieur et semblent indiquer que l'œuvre se veut plus authentique que la réalité elle-même.

A la fois cyclique et linéaire, le livre de Nádas est, selon l'aveu de l'auteur, "une suite de mémoires juxtaposés de plusieurs personnes ayant vécu dans des temps différents et toutes ces personnes pourraient converger en moi-même sans que ce soit vraiment le cas". Les histoires emboîtées les unes dans les autres entrelacent trois époques (la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la dictature stalinienne et les années 1960 et 1970); elles constituent en quelque sorte le commentaire de la crise finale que traverse la culture européenne et traduisent la nature irréalisable des idéaux de la liberté.

Un an avant les changements sortira *Macskakő* (Les pavés des rues) de Péter Lengyel<sup>4</sup> dont le récit juxtapose une histoire

de 1896 - année du millième anniversaire de la conquête du pays par les ancêtres des Hongrois - et une enquête policière d'aujourd'hui.

L'écriture complexe de Péter Esterházy, de Péter Nádas et de Péter Lengyel, de même que le discours en réseaux et pluridimensionnel de Miklós Mészöly, les fragments lyriques et concentrés de Iván Mándy contribuent grandement à ce que la narration rationnelle et fermée, présente dans la prose hongroise depuis le début du siècle, change radicalement dans les années quatre-vingt, en devenant allusive et discontinue, et cela, bien avant l'écroulement du régime communiste. De même, les œuvres issues des communautés hongroises de pays occidentaux (László Cs. Szabó, Győző Határ, Endre Karátson, etc.) commencent à s'infiltrer dans le pays au cours des années qui précèdent les changements, il est vrai, au prix de batailles parfois sans merci avec les autorités.

Rappelons cependant que le postmoderne en Hongrie correspondait dès le départ à un rapport conflictuel, car ce pays, contrairement à la modernité occidentale, américaine, qui constitue la révision, le dépassement de la modernité, n'a pas fait l'expérience de la modernité, mais plutôt l'expérience du manque de la modernité.

Il est certain que pour sa renaissance, la société hongroise a plus besoin aujourd'hui de valeurs morales et intellectuelles que d'orateurs éloquentes et persuasifs. En effet, lorsqu'un pays revient à une vie politique ouverte, la culture se désacralise, se banalise, la vie littéraire, à l'instar d'autres secteurs de la société, retrouve sa place ordinaire dans l'autonomie. Aussi, le rétablissement de cette indépendance pose-t-il le dilemme traditionnel : où la littérature doit-elle se situer, dans la sphère politique ou dans la sphère artistique ? Existe-t-il, doit-il exister une communication entre les deux sphères ? Se pose, en même temps, la question, comme tant de fois au cours de l'histoire hongroise : l'écrivain doit-il s'acquitter d'une mission particulière au-delà de son activité littéraire ? Quel rôle revient alors à la littérature ?

Le changement de régime peut être considéré comme une étape vers l'indépendance de la littérature. L'idée selon laquelle l'écrivain a fait triompher son droit de se tourner vers l'"essence de la vie" au lieu d'écrire sur l'actualité semble s'imposer. Il n'a plus sa place sur les barricades : désormais, il doit exercer son

2 M. Béládi, *Válaszutak*, Szépirodalmi, Budapest, 1983, p

3 P. Esterházy, *Bevezetés a szépirodalomba*, Magvető, Budapest, 1986.  
P. Nádas, *Emlékiratok könyve*, Szépirodalmi, Budapest, 1986.

4 P. Lengyel, *Macskakő*, Szépirodalmi, Budapest, 1988. En anglais : Cobblestone. A Detective Novel, Readers International, Columbia, Louisiana - London, 1993.

métier dans le cercle bien délimité de la création et des valeurs esthétiques. Autrement dit, la vraie politique est celle qu'expriment les mots d'auteurs, plus durables que l'acte héroïque le plus spectaculaire. Selon la définition de György Konrád, il s'agit de mettre en œuvre l'"antipolitique", qui est la politique de ceux qui ne sont pas des politiciens professionnels, la résistance des intellectuels qui veulent remettre la politique à sa place légitime, hors des tâches qui ne lui appartiennent pas.

Les fondements d'un État de droit et d'une culture politique démocratique existent désormais, toute une série de mesures législatives urgentes servent aujourd'hui à consolider la démocratie naissante, la liberté de création est garantie par la loi; tout cela compromet les missions politiques de la littérature. Si le parlement hongrois arrive à fonctionner conformément aux principes du pluralisme, il est peu probable que les assemblées générales de l'Union des écrivains qui, à l'époque du socialisme, rassemblait autour d'une plate-forme commune tous les auteurs, soient amenées à se transformer à l'avenir en "quasi-parlement" comme cela s'est produit plusieurs fois dans les années qui ont précédé la chute du régime, notamment en 1981 et en 1986.<sup>5</sup> Il n'est donc pas étonnant que certains proclament haut et fort que la ligne qu'ils ont adoptée est celle d'une non-participation à la lutte politique et qu'ils préfèrent couper entièrement le cordon ombilical avec le pouvoir de peur de se compromettre : "Je n'ai jamais adhéré au parti, je n'ai jamais accepté d'être député, malgré les promesses d'honneurs et de vie plus facile. Je vis difficilement, comme tout le monde. C'est mieux ainsi. Je connais la vie des gens, je peux l'écrire dans mes livres. Le monde des privilégiés ne m'intéresse pas. Je n'ai rien à voir avec eux".<sup>6</sup>

Mais la démocratie n'élimine pas le combat social; la lutte devient simplement plus transparente et les règles du jeu doivent être admises par tous. De plus, la boutade de György Konrád n'est pas sans fondements : en Hongrie, "la liberté a tout juste sept ans, elle va donc à l'école primaire".

Dans l'état actuel des choses, l'écrivain n'a peut-être pas encore le droit de se borner à la fiction. Et pourtant, évoque le poète K. Döbrentei, on est constamment tenté de fabriquer des

5 Pomogáts, p. 107.

6 Témoignage de E. Fejes, in Szende, p. 94.

œuvres qui n'entretiennent plus guère de rapports avec l'époque de leur création : "...ce serait un plaisir immense pour le poète que de pouvoir chanter des zones éloignées de la politique, pourquoi pas par des chansons grivoises comme peuvent le faire les intellectuels des pays lotis d'une histoire plus heureuse".<sup>7</sup>

Emportés par l'élan des changements, d'aucuns affirmeront avec certitude que la littérature remplit nécessairement une fonction "publique", qu'elle contribue à l'instauration d'une nouvelle culture politique même si certains écrivains demeurent à l'abri des combats d'avant-gardes. Pour eux, il est obligatoire de soutenir le pouvoir en place ou son opposition. Et ils n'hésiteront pas à prendre publiquement position sur telle ou telle mesure politique, sociale ou culturelle. Parmi eux, deux figures de proue de la vie intellectuelle hongroise : Sándor Csóori et György Konrád.

Au centre de l'œuvre du poète et essayiste Sándor Csóori, chef de file de la droite hongroise (au pouvoir entre 1990 et 1994), se trouve l'idée selon laquelle il existe une culture populaire, traditionnelle et autonome, que le rationalisme éclairé nous a fait presque oublier, or elle est vivante et elle serait susceptible de fournir un cadre collectif aux problèmes individuels. Selon Csóori, il faut s'identifier à la force de la poésie archaïque comme la Renaissance ressuscita les valeurs de l'Antiquité. Il lance dès 1988 la revue *Hitel* (Crédit) qui se qualifie de "journal littéraire, social et critique indépendant" et en définit ainsi les objectifs : "Il nous faut restaurer à la fois le crédit de la vie, le crédit des mots, le crédit du peuple, solidaire malgré la dispersion, le crédit de l'homme souillé de sang en proie aux flammes et à la destruction".

Autre personnage central de la sphère intellectuelle hongroise et l'un des inspirateurs de l'Alliance des démocrates libres (au pouvoir depuis 1994 dans une coalition avec les communistes-réformateurs), le romancier et essayiste György Konrád est devenu dissident en 1973, après un procès précédé de perquisitions dans son appartement pour y chercher des preuves et l'accuser d'"agitation subversive". Il refuse tout engagement gouvernemental mais il est conscient d'être parfois trop présent : "...je ne pouvais pas faire autrement car je me

7 Témoignage de K. Döbrentei, (Györffy, p. 135).

sentais obligé de répondre à cette tentation et à ce défi de l'Histoire".<sup>8</sup>

Les quelques années écoulées depuis les changements ont effectivement montré qu'aujourd'hui aussi il y a des formations politiques qui exigent que les "ingénieurs des âmes" (que seraient les auteurs) apportent au pouvoir la caution de la littérature. L'existence de forces politiques extrémistes, et notamment les tentatives de dérive nationaliste et de rechute dans une idéologie totalitaire, les manipulations constantes de l'opinion publique obligent l'intellectuel à être vigilant. La plupart des acteurs de la vie culturelle sont ainsi convaincus que dans le cas où de tels dangers apparaîtraient, l'écrivain devrait sortir de la quiétude de la création. "Les écrivains... appartiennent à cette minorité à laquelle il est interdit de verser dans le moindre "optimisme apocalyptique". Ils doivent assumer la protestation continuelle contre l'inéluctable et le fatal non-anthropomorphe, même quand ils sont amenés à les envisager, voire, dans certains cas, à les "comprendre".<sup>9</sup> Même si l'on sait pertinemment que lorsqu'on s'engage pour une cause, on en devient vite otage et que les otages peuvent facilement devenir objets de chantage ou d'asservissement.

On évoque, non sans malice, dans les rues de la capitale hongroise que si certains avaient fait de la politique pour pouvoir écrire librement un jour, d'autres, au contraire, avaient écrit pour pouvoir faire un jour de la politique librement. Après la chute du communisme commença la course, devant les feux de la rampe médiatique, ou dans les coulisses, pour les positions dans la société, pour les postes clés dans l'administration. Un mouvement défini avec ironie et amertume par la formule de Péter Esterházy : "embouteillage sur le chemin de Damas", faisant ainsi allusion à tous les caméléons qui ont eu le temps de changer de couleur et qui, redoutant de devenir définitivement inactuels, dénigrent avec fougue leur biographie et un passé auquel ils juraient fidélité quelques années auparavant.

"Qu'est-ce qui est pire que le communisme ? Ce qui vient après" dit l'humour noir de Budapest. En effet, une large

majorité de la population a aujourd'hui l'impression que le changement n'a presque rien donné d'autre que la dégradation des conditions de vie, qu'on a troqué une nomenclatura communiste contre une nomenclatura libérale. Le peuple paie le lourd coût humain d'une libéralisation à marche forcée en voyant ses (nombreux) acquis sociaux partir en fumée et le marché si convoité depuis les premières réformes économiques mises en œuvre dès 1968 ne semble lui apporter qu'inflation, corruption et délinquance. L'émergence d'une société civile organique s'attarde, on perçoit plutôt les dégâts sociaux causés par l'irruption des libertés dans cette partie de "Far East Europe" et notamment les inégalités profondes (nouveaux riches et nouveaux pauvres) dans une société de transition atomisée où la classe moyenne reste embryonnaire.<sup>10</sup>

La vie culturelle est l'une des premières victimes du passage à l'économie de marché : crise intellectuelle générale, américanisation, le commercial se bat avec l'artistique, désengagement de l'État, etc. "Pendant un temps, il semblait que cette déroute, cette corruption n'était qu'une partie, et que le tout devait être autre chose. Avouer aujourd'hui qu'il ne s'agit pas d'une partie, mais bel et bien du tout, n'est pas encourageant. S'y résigner, se détourner du monde avec amertume, voire avec aigreur, est banal. Aujourd'hui, l'homme qui s'attache à des valeurs dites "morales" est un homme ordinaire. Il ne dit, en vérité, que des lieux communs. Les mêmes que les représentants professionnels de la société ont l'habitude d'évoquer dans les moments solennels (promesses électorales, discours d'opposition, toujours et seulement d'opposition) pour montrer à quel point ils respectent les degrés de la morale".<sup>11</sup>

Le modèle occidental fascine, le libéralisme entraîne des

10 Marie Lavigne emprunte à Jacques Rigal la métaphore du "vol en parapente" qui, à ses yeux, définit bien l'exercice périlleux des transitions à l'Est : l'objectif est de partir du sommet d'une pente, sur le versant non ensoleillé de la vallée, et d'aboutir, par l'utilisation de courants d'air ascendants, le plus haut possible sur la pente d'en face, au soleil, sans se laisser piéger par la vallée. La "transition" est précisément la partie de la trajectoire où le sportif doit s'arracher aux forces des courants qui l'attirent vers le fond de la vallée et se raccrocher aux courants ascendants... "Capitalisme à l'Est. Un accouchement difficile", sous la direction de M. Lavigne, *Economica*, Paris, 1994.

11 V. Csaplár, interview, *Népszabadság*, 15 janvier 1996.

8 G. Konrád, "L'esprit de dissidence", *Le Monde Littéraire*, 8 novembre 1996, p. IV.

9 M. Mészöly, "Écrivain et responsabilité", *Les Nouveaux Cahiers de l'Est*, n° 3, P.O.L., 1992, pp. 57-61.

pratiques éditoriales occidentales : la littérature dépend désormais de sponsors, une grande partie de l'édition de qualité est soutenue par la Fondation Soros. "Naguère, un responsable de la culture ou un idéologue socialiste flattait même l'artiste qu'il ne comprenait pas. Pour se faire légitimer. Aujourd'hui, l'administrateur élu ne donne de l'argent que pour ce qui lui plaît".<sup>12</sup>

Moins il y a de liberté, plus le fossé qui sépare pouvoir et société civile est profond, plus il existe un décalage important entre culture officielle et culture "affective". Néanmoins, la création artistique n'est pas l'exclusivité des terres de liberté : la Hongrie des années quatre-vingt-dix est probablement beaucoup plus libre que celle des années soixante, ce qui ne veut nullement dire que l'œuvre de l'écrivain contemporain Péter Esterházy, sacralisé très tôt par les critiques comme un véritable "monument", soit plus précieuse que celle d'István Örkény qui, après les événements de 1956 se voit interdit de publication pour "activités contre-révolutionnaires" et qui a publié à partir de 1963, à l'âge héroïque du socialisme, des récits et des pièces de théâtre qualifiés de chefs d'œuvre par le monde entier. Il suffit à l'écrivain d'apprendre à fermer ses volets et de s'isoler dans son bureau même lorsque son pays est soumis à la loi martiale et l'art censuré...

L'avantage qui découle de la liberté n'est pas mesurable lorsqu'on tente de comparer les productions littéraires proprement dites : ce sont les possibilités de l'expression qui sont plus riches dans une société plus libre. En effet, les formes et les lieux d'expression ne manquent pas de se multiplier aujourd'hui. Les anciennes maisons d'édition et revues d'État doivent se faire petites pour laisser de la place à de nouvelles publications où s'expriment des voix inconnues. Indéniablement, l'époque aura été le temps de la diversification des champs artistiques.

La polarisation de la vie littéraire n'a rien d'anormal ; cependant, si les "écuries" ne communiquent plus, leurs membres ne se lisent plus, ce phénomène est malsain, au même titre que l'absence de critiques capables de rester au-dessus des intérêts de groupes et de ne considérer que les valeurs.

Sous le régime communiste, les différences de vue dans le

monde bigarré de ceux qui étaient contre le pouvoir étaient effacées : personne ne se déclarait ouvertement social- ou chrétien-démocrate, ultra-libéral ou ultra-conservateur. Le monde des écrivains apparaissait comme une force spirituelle indépendante, capable d'exercer une critique intransigeante du pouvoir. Dans ces années de refoulements, on maîtrisait à merveille ses passions, on se trouvait tous du même côté et on savait que le pouvoir était sûrement de l'autre côté. Les tensions et points de divergence entre chapelles étaient occultés par cette dichotomie heureuse. "On croyait que la solidarité découlait de notre existence même, alors que ce qui nous réunissait au sein d'une collectivité, c'était notre statut de soumis..."<sup>13</sup>

Désormais, la solidarité ne joue plus entre les acteurs de la vie culturelle, chacun poursuivant un but différent. La liberté a privé les intellectuels de l'atmosphère de résistance que connaissaient les créateurs. Les anciens camarades de clandestinité ne s'adressent plus la parole... On se livre à des règlements de comptes souvent pitoyables ; un des procédés rhétoriques essentiels consistant à accuser ses adversaires de l'intolérance propre aux communistes. On peut comprendre Miklós Mészöly lorsqu'il déclare : "N'appartenant à aucune coterie ni à aucun courant, je m'efforce de me tenir à l'écart de la vie littéraire, tout en pratiquant une écriture engagée, persuadé, non sans une certaine candeur, que cette attitude me permettra de rester près des hommes, quels qu'ils soient. Naïveté peu rentable, je le sais, mais si c'était à refaire, je referais ce chemin".<sup>14</sup> Car celui qui tente de préserver son indépendance (dans l'esprit de Mihály Babits : "je crois en toute vérité qui soit au-delà des besoins immédiats de notre vie politique) risque d'être accusé d'"antinational", de "magyarophobe" d'un côté ou de "patriote zélé", de "nationaliste forcené" de l'autre.

Les rapports qui lient les écrivains les uns aux autres sont déterminés par la seule logique des chapelles politiques. Les multiples dissensions et scissions à l'intérieur du monde littéraire cachent à peine l'existence d'une division en deux

12 *Ibid.*

13 Gy. Konrád, *Budapesti ambivalenciák, Áramló leltár, Pesti Szalon*, Budapest, 1996, p. 75.

14 Témoignage de Miklós Mészöly, in Szende, p. 269.

blocs, nommés souvent, d'une manière convenue, l'urbain ou libéral - projet d'une assimilation rapide à l'Europe (atlantique), l'autre populaire - culte de la différence nationale.

Aujourd'hui, les sourires d'une intelligentsia politisée à outrance bifurquent, dit le poète Gáspár Nagy. Il publie en 1993 un recueil intitulé *Mosolyelágazás* (Bifurcation de sourire)<sup>15</sup> réunissant des poésies de la période du post-communisme, période qui l'a rendu plus sage : il a compris que quatre années sont largement insuffisantes pour expier les crimes de quarante années.

En raison d'une politique culturelle jouant du bistouri, lors de la désagrégation de l'ancien régime, on a observé de nombreux "trous" dans l'inventaire. Ainsi, c'est après une quinzaine d'années d'exil interne que le poète György Petri a pu regagner la vie littéraire avec les recueils *Valami Ismeretlen*, *Jelenkor Kiadó*, (Pécs, 1990) et *Összegyűjtött versek*, Szépirodalmi (Budapest, 1991). On a vu alors sortir les uns après les autres des livres auparavant mis à l'index comme le recueil d'essais de Gyula Illyés, *Esprit et Violence*, certaines œuvres dramatiques d'István Csurka, le roman d'inspiration autobiographique de József Lengyel, le *Journal de Moscou* d'Ervin Sinkó ou la biographie de Béla Kun par György Borsányi, etc.

Curieusement, on trouva aussi un excédent d'inventaire. Parmi les figures de l'excédent s'élève très haut celle du poète Ferenc Juhász, favori et privilégié officiel de l'ancien régime qui a la gloire douteuse d'avoir toujours été unanimement salué par une critique soumise, surréaliste populaire dont les visions cosmiques sur la mort et la solitude métaphysique deviennent aujourd'hui en quelque sorte des pièces en trop.

Avec le changement de régime, les angoisses ont diminué dans une certaine mesure mais l'homme a-t-il fondamentalement changé ? "Il y a eu indéniablement des changements, mais la sottise, la malveillance, la soif du pouvoir, l'avidité et le mensonge sont toujours là. Le nouveau n'est pas radicalement nouveau. Sévissent la violence effrénée et la colère impétueuse. Là non plus, je ne peux guère dire : ce monde est à moi, mais je ne dis pas non plus : - ça ne me regarde pas".<sup>16</sup> On peut dire

pour un sportif qu'il connaît son heure de gloire, mais on peut difficilement affirmer la même chose à propos d'un écrivain. "Je ne puis guère imaginer que si tous les diables de l'enfer sortaient de sous la terre pour m'asticoter avec des fers chauds je me mettrais à écrire autre chose que si tous les anges descendaient des cieux".<sup>17</sup> La position géographique, comme la couleur des yeux ou la pigmentation de la peau sont des constantes qui ne changent pas facilement. "Ce monde continue à ne pas passer par ma gorge... Celui qui vit en Europe centrale ne peut ni recracher ni avaler ce qui se passe autour de lui... Les dernières couches de crépi laissées intactes par les balles de 1945 et de 1956 sont en train de tomber. Il est à craindre que l'ensemble s'écroule un jour".<sup>18</sup>

Quelle voie l'œuvre de Péter Esterházy, un des auteurs hongrois contemporains les plus traduits, a-t-elle prise depuis les changements ? Le principal élément nouveau depuis le tournant de 1989, c'est le support. Il excelle, à côté de ses romans, dans le genre de la chronique d'opinion tournée vers l'actualité. Bien que les conditions politiques aient totalement changé, ses farces linguistiques restent aussi efficaces qu'à l'époque socialiste. Comme avant, Esterházy puise d'une manière étrange et ludique dans les diverses couches du langage courant, populaire et administratif ; il interrompt chacune de ses phrases, se pose des questions et se répond à côté en insistant de la sorte sur le caractère fragile et momentané de l'énonciation en tant que telle, et d'une façon plus large, sur la corrigibilité et la commentabilité.

Les messages hermétiques et les tournures ésotériques des romans de P. Esterházy écrits à l'époque socialiste étaient autant de ruses envoyées pour dévier la censure. Aujourd'hui, alors que la parole n'est plus limitée ou menacée, la langue continue à être écorchée et estropiée : le nouveau pouvoir, qu'il se veuille de gauche ou de droite, est incapable d'exprimer les changements et de s'exprimer de façon adéquate : tantôt il ne fait que reprendre le discours d'avant 1989, tantôt il ressuscite des poncifs d'avant-guerre. Il règne comme un chaos, une confusion linguistique et Esterházy démontre l'impossibilité et

15 G. Nagy, *Mosolyelágazás*, Orpheusz, Budapest, 1993.

16 Témoignage de Anna Jókai, in *Curriculum Vitae*, pp. 200-201.

17 Témoignage de László Marsall, in Györffy p. 29.

18 "Zsebkendőnyi sűrítvények, Beszélgetés Parti Nagy Lajossal", *Kritika*, 1995/2, pp. 40-42. J. Verhaar, "Quel sens au postmodernisme ?", *Études*, mars 1994, pp. 367-373.

l'absurdité des prises de parole en public. Observateur scrupuleux des phénomènes linguistiques, il se bat pour déboulonner les stéréotypes qui foisonnent et envahissent la vie quotidienne. L'auteur touche là à un thème qui devient chez lui un problème existentiel national : celui de l'usage de la langue.

La liberté a ouvert toutes les écluses, y compris celles des pratiques littéraires. Des valeurs postmodernes comme la fragmentation, la multiplicité, l'indétermination et l'hétérogénéité envahissent les textes des auteurs hongrois, entièrement libérés de l'emprise du réalisme socialiste. Pour les postmodernes, E. Kukorely, L. Krasznahorkai, L. Garaczi, L. Márton, G. Németh, etc., la vie est par essence décousue, discontinue, sporadique. Être postmoderne, c'est se résigner à ne rien pouvoir dire de "nouveau". Le résultat de l'exploration des potentialités esthétiques : il n'y a plus de vérité, seulement des axiomes différents, l'art ne peut plus que reprendre, ruminer ce qui a été dit...

On sait que le postmodernisme est très marqué, sous l'angle social, par un attachement à la liberté, au pluralisme et aux droits de l'homme. Il demande des comptes à toutes les formes du pouvoir et manifeste de la compréhension pour les points de vue d'autrui<sup>19</sup>. Il n'est donc pas étonnant qu'on trouve chez les postmodernes une bonne dose de scepticisme, une grande insistance sur l'imperfection du langage et sur l'existence de conflits à l'intérieur même de tout discours.

L'œuvre de Lajos Parti Nagy est un jeu linguistique libéré et immodéré; son humour s'inspire d'associations inattendues, de métaphores et calembours grotesques, de la confusion insolente de registres de langues. L'action telle quelle disparaît : c'est le flot ondoyant et irrépressible de la parole qui maintient l'unicité de ses textes. Voici comment il définit sa propre écriture : "Je crois à la narration mais pas à la narrabilité. Le récit est pour moi comme un kaléidoscope : un instrument cylindrique régulier de l'extérieur, mais lorsqu'on regarde à l'intérieur, on n'y voit que des fragments mobiles de verre. C'est cette fragmentation que je pense du monde et de moi-même; tout ce que j'écris est une tentative tantôt héroïque, tantôt sceptique ou ironique de raconter ce morcellement."

19 J. Verhaar, "Quel sens au postmodernisme ?", *Études*, mars 1994, pp. 367-373.

La parole littéraire comme la parole politique acquiert un sens nouveau dans la société hongroise d'aujourd'hui. Quelles peuvent être les fonctions d'un écrivain dans une société ouverte jouissant d'une grande liberté de presse et de parole ? Comme on l'a dit plus haut, la liberté intellectuelle ne dépend pas uniquement de l'adoption de lois. Le passage d'une société fermée à une société ouverte est un processus long et douloureux. On n'est pas libre tant qu'on a des barbelés, tant qu'on contourne, sans arrêt et malgré soi, des zones interdites dans notre conscience.

Comment garder la précieuse complicité que la censure avait établie entre auteurs et lecteurs, l'art de slommer entre les mots pour les contourner, que l'Ouest a tellement envié. Car le consensus rendait l'existence supportable dans un relatif sentiment de sécurité qu'on n'éprouve plus aujourd'hui.

Que peut la parole d'un artiste ou d'un écrivain dans un pays en proie à une perte totale des repères économiques et sociaux, qui tente la survie sous les décombres du communisme ? Il subsiste du communisme une attente instinctive de l'État : dans *Tout est loin* de Sándor Tar<sup>20</sup>, le premier roman de cet auteur qui se définit plus volontiers comme un ouvrier que comme un homme de lettres (bien que licencié de son usine depuis 1992), les exclus attendent la vie meilleure que laissait pressentir le régime communiste. Dépouillés des nombreux privilèges - souvent invisibles - que leur conférait le pouvoir communiste, les intellectuels multiplient les cris d'alarme afin de sauver la création artistique et littéraire. Nous avons récemment publié une anthologie présentant trente prosateurs hongrois contemporains vivant en Hongrie ou hors de Hongrie (sur les 1200 membres de l'Union des écrivains, 400 vivent à l'étranger). Il s'agissait pour nous d'ouvrir l'éventail des perspectives sans préjuger de leur avenir. Selon le témoignage de cette anthologie la plupart des écrivains d'aujourd'hui vivant sur le territoire de la Hongrie actuelle jettent un regard sombre sur la société hongroise d'aujourd'hui, c'est le désarroi et l'inquiétude qui habitent leur discours. Ils crient leur désillusion et leur désespoir face à un monde distrait par la consommation de masse et fasciné par la circulation des images vides

20 S. Tar, *Minden messze van*, Határ könyvek, Debrecen, 1995. En français *Tout est loin*, Paris, Actes Sud, 1996.

"Actuellement on est plutôt amené à une consommation passive d'images qui nous sont imposées en chaîne; d'où le fait que les enfants arrivent à l'école handicapés intellectuels. La littérature est en grand danger. Elle s'est déjà retrouvée dans la même situation à plusieurs reprises, mais elle a toujours survécu. A long terme, je suis donc relativement optimiste, mais à brève échéance, je le suis beaucoup moins. Nous vivons en Europe centrale, où nous assistons à des événements terribles, probablement d'autres situations encore plus épouvantables nous attendent. D'ici là, en ce qui me concerne, je continuerai à écrire tant que je le pourrai".<sup>21</sup>

Les transformations ne peuvent se passer d'une critique vigilante. Le devoir de la littérature est précisément d'aller contre les fétiches de la conscience collective et les goûts d'un public de masse. Comme par le passé, on a besoin de ceux que J. Jedlicki appelle les "non-conformistes professionnels", ceux qui malgré les changements indéniables "continuent de se voir en gardiens des valeurs, éducateurs de la société, rebelles au nom de la liberté et de la vérité".

Souffrant de se trouver à la périphérie du monde "civilisé", la Hongrie a l'ambition de devenir un pays moderne, européen. Jusqu'à la transformation dite socialiste (en 1948), la Hongrie appartenait pleinement à l'Europe (elle fut convertie au christianisme dès le XI<sup>e</sup> siècle, la Renaissance, la Réforme, les idéaux des Lumières et de la Révolution française ont tour à tour fertilisé sa culture). Une des questions primordiales de cette fin de siècle est donc de savoir si la Hongrie pourra saisir la chance historique de la (ré)européanisation.

Les vers tristement prophétiques du poète symboliste Endre Ady :

Le paysage danubien est un paratonnerre chagrin,  
Un billot sur lequel on appuie la tête  
De demi-hommes et de demi-nations.  
Où on a coupé les ailes,  
Où les soirées sont mortelles.

resteraient-ils toujours valables ?

Les bouleversements politiques, sociaux et culturels conduisent nécessairement à une reconquête de son histoire et à

une réévaluation du passé. Le changement de régime constitue la fin de l'amnésie collective. C'est précisément, sur le plan de l'identité nationale historique que le régime précédent a probablement fait le plus de ravages. Les valeurs de la modernisation étaient opposées aux valeurs nationales. La logique du "socialisme de frigidaire" offrait de petites libertés et de petits biens en échange de la conscience civile et historique.

Les communistes ont institutionnalisé - notamment par des manuels d'histoire castrés - la discontinuité; les symboles nationaux n'avaient plus qu'une fonction d'ornement. On se sera mis en règle d'abord avec les morts de la patrie; depuis le changement de régime, les réenterrements et le rapatriement de corps se succèdent sans relâche : Imre Nagy, ses compagnons et les insurgés exécutés en 1956, le cardinal Mindszenty, inhumé en Autriche, le régent Miklós Horthy, enterré au Portugal, etc.

Dans les périodes de l'amnésie planifiée et centralisée il est extrêmement pratique et facilement rémunérateur d'avoir un cerveau vide. Mais pour avancer, il faut aussi savoir dépasser l'obsessionnelle réutilisation du passé. La disparition du socialisme d'État laisse en principe le champ libre au développement d'un espace de communication pluraliste où il est possible d'évoquer toutes les expériences traumatiques du passé. Mais la société hongroise a aussi un grand besoin d'œuvres-remèdes qui apportent la sérénité et la miséricorde sinon l'oubli. En 1991, l'année où l'armée rouge quitte définitivement le pays), Alaine Polcz<sup>22</sup>, dans *Asszony a fronton* (Une femme sur le front), règle ses comptes avec l'histoire et fait sans vengeance un signe d'adieu aux soldats soviétiques. Chose exemplaire : la description minutieuse des souffrances subies par l'auteur au cours de la Deuxième Guerre mondiale ne s'accompagne pas de haine; la déchéance physique et morale, le viol, l'asservissement, qu'il soit politique, social (ou en l'occurrence, sexuel) ne conduisent pas nécessairement à la fin de l'amour.

L'histoire retrouvée doit pouvoir s'enraciner dans un sentiment communautaire national capable de dépasser les antagonismes au lieu d'alimenter les conflits hérités du passé. Il y a aujourd'hui une grande liberté d'expression. Trop grande même, surtout lorsqu'on songe aux brochures et livres qui

21 Témoignage de György Spiró, in Szende p. 317-318.

22 E. Ady, *A Duna vallomása*, 1907.

reproduisent par exemple la carte historique de la Hongrie que certains milieux roumains et slovaques peuvent tenir pour preuve du fait que la Hongrie n'a toujours pas renoncé aux territoires détachés par le Traité de Trianon.

La mémoire retrouvée stimule évidemment l'imagination des artistes mais l'artiste qui a un regard sur l'histoire est vite assimilé à l'artiste militant, simplificateur. Combien de temps une littérature centrée sur l'assimilation du passé trouvera-t-elle des lecteurs ? On comprendra aisément ceux qui préfèrent ne plus ruminer ou élucider le passé. "Je vis en Hongrie, un pays où la vie des écrivains a longtemps été régie par la politique et par le désir de modifier le monde dans lequel ils vivaient. Je souhaiterais que dans les années qui viennent il ne faille plus y penser, ni même en parler, tant ce serait naturel, tant pour l'écrivain libre de ses écrits, que pour l'individu en général".<sup>23</sup>

Nous avons tenté de dresser un rapide bilan littéraire des transformations historiques. On pourrait ramener l'originalité de cet "entre-deux-régimes" aux paramètres suivants :

- a) La liberté d'expression s'est déployée (avec ses excès inévitables dans une phase de transition par définition assez anarchique); elle constitue à la fois chance et devoirs;
- b) La dépendance à l'égard de l'État a été remplacée par une dépendance vis-à-vis des mécènes, des fondations, de l'industrie du mot et de l'image; la vie littéraire se structure selon des critères extra-littéraires et une grande partie des intellectuels continuent à chercher avant tout un message idéologique dans la littérature;
- c) Le changement de régime entraîne une libération des thématiques et des stylistiques mais ne semble pas faire débiter une nouvelle période de l'histoire littéraire.

Dans un tel contexte, l'écrivain semble acquérir de nouvelles responsabilités telles que :

- restaurer les liens historiques et culturels brisés, combattre les phénomènes d'occultation, de refoulement et de non-dits;
- apporter un élément de modération dans l'exercice de la parole publique et dénoncer toute tentation de pouvoir autoritaire;
- aider à surmonter la mentalité d'assujettissement et de

23 Témoignage de Zsuzsa Vathy, in Szende p. 403.

débrouillardise pour acquérir la dimension de la citoyenneté responsable<sup>24</sup>

- avertir inlassablement le lecteur qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout message que les médias nous adressent;
- faire accepter l'avenir incertain à la place de l'avenir utopique; etc.

Être moderne revient donc à s'inscrire dans le temps d'aujourd'hui, celui des bouleversements de la société. La modernité est conscience du mouvement de l'Histoire. Conscience ironique, héroïque ou tragique, et toujours critique. Qu'il s'agisse de fiction largement tournée vers le fantastique ou de documentaire observant scrupuleusement le quotidien.

La désagrégation du bloc de l'Est et l'écroulement du système communiste en Hongrie n'a pas ôté aux écrivains leur raison d'être.

"Les cent cinquante dernières années, une dizaine de chefs de gouvernement ont été pendus, emprisonnés, exécutés, exilés : il n'y a pas de continuité dans l'État, dans l'institution politique et économique, mais il existe une continuité littéraire. Les écrivains ne renient pas leurs prédécesseurs. C'est par rapport à la langue et à la littérature que se définit l'identité de la nation hongroise".<sup>25</sup> Car les figures traditionnelles, telles que allégories, allusions, ellipses, sarcasmes, satires sont des outils pour le présent, par temps de démocratie dure comme elles furent des outils dans le passé, par temps de tyrannie molle.

24 A. Polcz, *Asszony a fronton*, Szépirodalmi, Budapest, 1991. En français : Paris, Les Éditions Noir sur Blanc, 1995.

25 Selon la définition évocatrice de M. Molnár, "la société civile est le pouvoir qui arrête le pouvoir". M. Molnár, *La démocratie se lève à l'Est*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990.

## Bibliographie

- Csipesszel a lángot. Tanulmányok a legújabb magyar irodalomról, Budapest, Nappali ház, 1994.
- Curriculum Vitae. 30 kortárs magyar író önéletrajza, Budapest, Kortárs, 1995.
- De la dissidence à la démocratie*, Paris, Éditions du Rocher, 1996.
- L. Györffy, *Szembenézve*, Budapest, Nap Kiadó, 1996.
- Z. Kőrösi, *Felrombolás - magánirodalmi beszélgetések*, Budapest, Pesti Szalon, 1993.
- E. Kulcsár Szabó, *A magyar irodalom története*, Budapest, Argumentum, 1994.
- B. Lengyel, *Két Róma. Esszék*, Budapest, Balassi, 1995.
- I. Margócsy, "Nagyon komoly játékok", Budapest, Pesti Szalon, 1996.
- B. Pomogáts, *A negyedik esztendő*, Budapest, Balassi, 1994.
- T. Szende, *Auteurs hongrois d'aujourd'hui*, Paris, Éditions In Fine, 1986.
- M. Szilágyi, *Kritikai berek*, Budapest, Balassi, 1995.